

Stéphane Grisard

POC

Roman

Crédit photo & illustration de couverture
Arnaud Perrel (www.arnò.com)

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est le seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Copyright © 2017 Stéphane Grisard
ISBN : 979-10-227-5310-4
Tous droits réservés

À Avril & Marin,

I

Je suis mort tellement de fois. Je n'ai pas peur.

Enfin, si.

Encore un peu.

Juste fermer les yeux.

Poc.

II

À l'aube du 17 novembre 2063

Isabelle referma les yeux de l'amour de sa vie, cette vie qui semblait soudain l'avoir quittée, tant elle paraissait exsangue dans sa robe bleu marine avec ses discrets motifs or.

Contre son gré, car elle se l'était pourtant promis, des larmes ruisselaient sur les sillons profonds de son visage et tombaient sur le revers de la manche de l'homme étendu près d'elle.

Soudain, son visage de vieille femme laissait poindre l'adolescente. La jeune fille réapparaissait sous les taches de rousseur et derrière la mouche fragile accrochée au coin de sa lèvre supérieure. Cette mouche qui avait conquis tant de cœurs, mais n'en avait, enfant, scellé qu'un seul : celui de l'homme dont elle caressait la main.

Il lui sembla revoir, un instant, ce même visage quatre-vingts années plus tôt. Elle était alors une toute jeune fille, et allait entrer au collège. Elle revisita la salle de classe, le brouhaha électrique de la rentrée, le bruit strident des chaises qui rayent les plaques de linoléum pastel. Le parfum du plastique neuf, de la colle à l'amande, de l'espoir.

Et puis ce regard vert et triste qui transperça l'espace, se planta dans ses yeux, pénétra son âme et avait explosé son cœur, son fragile cœur d'enfant.

Isabelle revint à elle. La main tiède se fit glacée. Elle déposa un baiser sur le front de celui qu'elle aimait tant, plus que tout, plus que sa vie peut-être. Celui qui l'avait aimée, différemment.

Lui s'appelait Sébastien. Il était né voici quatre-vingt-dix ans maintenant. Dans les années sombres d'un autre siècle. Ce siècle construit d'Histoire barbare et sanglante.

« Bien... » murmura-t-elle, avant de se lever du bord du lit, le cœur penché sur ce précipice qu'est l'absence infinie.

III

Sébastien était né un dimanche d'été caniculaire vers 14 heures. La sage-femme de garde avait eu cette parole délicieuse : « Un dimanche ? En août ? À l'heure de la sieste ? Ce ne sera pas un courageux celui-là ! »

La sagesse de cette femme avait dû lui être prêtée, car chaque jour de la vie de Sébastien prouva le contraire. Il en avait eu, du courage. Il n'avait d'ailleurs pas eu le choix.

Son père était employé des postes et télécommunications (disait-on à l'époque), et sa mère avait obtenu son agrément d'assistante maternelle, bref elle était nourrice (disait-on à l'époque). Le paternel était un homme affable : ni beau, ni laid, le crâne dégarni en une presque île qui n'était pas sans rappeler celle de Quiberon, isthme capillaire filasse qui le vieillissait prématurément.

Son père n'était ni grand, ni petit. Il avait le visage émacié, une légère bedaine et des jambes de héron anorexique. Il portait la moustache, blason *subnasal* des chevaliers en R8 Gordini, monture prisee par les tendances *in* de l'époque. Il travaillait dans la brigade de nuit d'un centre de tri postal de la banlieue parisienne. Il y avait appris les numéros des départements français et d'Outre-mer, la belote

coincée, les techniques du turf, et le dosage idéal entre Ricard et glaçons.

Sébastien aimait beaucoup son père, car il jouait quelquefois au football avec lui, il roulait vite en voiture en chantant à tue-tête les tubes du moment, et klaxonnait les filles au bord des routes en leur faisant signe de la main, ce qui les faisait beaucoup rire, père et fils.

Parfois, quand son père freinait, brusquement, il posait alors son bras devant Sébastien assis à l'avant. Sébastien put alors ressentir ce que c'eût été d'être en sécurité.

Sa mère, elle, gardait des enfants. Toujours par deux. Étrangement. Jamais elle ne garda un enfant seul. Toujours une paire. Ni un, ni trois, non : deux. Les enfants changeaient évidemment, mais ils n'étaient étonnamment gardés que par paire. Traditionnellement, sa mère prenait en grippe l'un des deux enfants, et, au contraire, choyait le second. Comme ça. Sans raison. Pour rien. Un gamin était coincé, timide ? Bingo ! Dans le collimateur. Elle se jetait sur le moindre détail quand il s'agissait de trouver l'angle nécessaire pour satisfaire ce cruel travers. Les gamins se retrouvaient alors rebaptisés en seconde main, avec des surnoms aussi sympathiques que « Bouboule » pour le poupon à grosses joues, « La carpe » pour celui qui ne disait mot, « Fil de fer » pour le malingre, « Binoclarde » pour la petite au léger strabisme...

Sa mère était assez jolie. Les traits fins, l'allure longiligne et filiforme. Mais il lui manquait quelque chose d'essentiel : elle se vêtait dans des tenues aussi ternes que laides. Entre leurs moyens restreints et son manque de goût, sa mère était deux fois pauvre.

Sébastien l'observait beaucoup. Il aimait la regarder s'affairer, çà et là. Elle ne souriait jamais. C'est long « jamais ». Cette absence de signe de satisfaction lui donnait inexorablement un air sinistre.

Sa mère passait le plus clair de ses journées à pleurer lourdement tout en fumant ses Gauloises légères.

Il s'agissait, sembla-t-il, d'un problème osmotique d'échange de lithium dans le cervelet, créant ainsi un déséquilibre entraînant un tempérament maniaco-dépressif. Détecté tardivement, elle n'en fut soulagée que très peu de temps. Dix jours précisément. Dix jours avant l'attaque fulgurante de son Alzheimer. Dix jours durant lesquels Sébastien n'avait vu sa mère que quelques minutes. Il avait alors imaginé ce qu'eût pu être son enfance. Deux jours de sursis qui lui narrèrent l'histoire d'un autre.

Sur son navire sans amarre, Sébastien partageait sa cabine avec deux mort-nés qui l'avaient précédé et une petite sœur aux traits angéliques qui l'avait suivi de quelques années.

Il s'était senti responsable dès l'arrivée de cette

petite sœur. Il endossa l'armure chevaleresque, secourant la veuve et l'orphelin. Il le devinait : il lui faudrait la protéger. C'était idiot et tellement prématuré de penser cela pour un enfant, mais finalement, qui aurait pris soin d'elle, si ce n'était lui ?...

Statistiquement, il ne manquait à cette famille qu'un chien.

« King-Kong », ratier bâtard jaune pisseux, vint rapidement compléter l'image d'Épinal de cette famille occidentale *middle class* post-soixante-huitarde. Il est à préciser que ce canidé avait réellement l'allure simiesque et était plus proche du nasique de Bornéo que du mâtin de Naples. La laideur étant toujours remarquable, on finit par ne plus remarquer que le chien sur les photos familiales.

Entouré de ses parents, de sa sœur Maud, et de King-Kong, Sébastien entama son existence dans une des tours surplombant la prison de Fleury-Mérogis. Une haute tour avec les balcons en plexiglas orange. Sébastien aimait beaucoup la couleur orange.

Enfant, Sébastien regardait de sa chambre, au loin, les cours de promenade de la prison, apercevant toutes ces silhouettes qui déambulaient par tous les temps. Ces maillots bigarrés qui faisaient des parties de foot endiablées. Lui ne sortait jamais, ou peu. Pas le droit de jouer en bas, trop petit. Alors il restait enfermé, dessinant, se narrant mille histoires aux univers

mystérieux, fantasmagoriques, où de nouvelles planètes recèleraient des trésors de joie, de monstres et de tendresse. Et puis quand il n'avait plus goût à la rêverie, il regardait de nouveau les footballeurs de la prison qui s'époumonaient dans le soleil d'hiver. Comme il les enviait !

De cette prime enfance, Sébastien ne garda que cinq souvenirs extrêmement précis :

- Andrée dit Dédé, la grosse nourrice du premier étage qui était la seule qui disait bonjour dans l'immeuble même si les poils de son poireau au coin du nez chatouillaient quand on l'embrassait.
- la R5 orange de la famille.
- les chapelets de boutons qu'il avait eus sur les doigts en prélevant des chenilles sur l'unique arbre de la cour de l'école.
- son premier copain, Jean-Éric, un petit noir dont la mère travaillait dans le bois d'à côté, faisant le tapin sur le parcours santé, entourée des détritiques des promeneurs dominicaux, les fesses bien calées entre les barres parallèles de l'agrès N°7.
- Et enfin la pluie, cette pluie de coups qui avaient commencé à s'abattre. Quel temps de chien il avait fait ! D'ailleurs King-Kong en recevait aussi, de cette pluie. Sa mère également ! Seule la petite sœur, Maud, était provisoirement au sec.

Durant cette période, son père entama son ascension

de la montagne canettes de bière 33 centilitres par packs de 24.

Sa mère, elle, rata deux suicides. Elle se gava de médicaments effervescents, elle fit beaucoup de mousse. On lui fit un lavement, mais ce ne fut plus tout à fait pareil du point de vue digestif.

Pour sa seconde tentative, elle se tailla les veines au milieu des bois. Hélas, il y avait une battue ce jour-là, car on déplorait une évasion de la centrale. Elle fut retrouvée par un régiment de gardes civils. Elle fut recousue. Une fine cicatrice lui enveloppait depuis le poignet gauche. Au final, Sébastien trouvait ça plus joli qu'un bracelet.

Toute la famille finit par déménager. Ils investirent un pavillon neuf dans un lotissement neuf à la campagne. Un grand pavillon avec garage, crépis orangé, jardin et lapins dans le jardin : une certaine idée du bonheur.

Sébastien entra à l'école rurale. Une école avec une seule maîtresse, et une seule classe. Dix-huit élèves en tout. De l'école, il ne ramenait pas souvent de devoirs, mais souvent des poux. C'est peut-être pourquoi, durant toute sa scolarité, les études lui procurèrent inéluctablement des démangeaisons. Et puis comme personne ne lui avait stipulé qu'il était intelligent, comment eût-il pu le savoir ?

La campagne, Sébastien avait trouvé ça aussi